

## It's a boy!

**25** décembre 1066. Dans le froid hivernal de l'Angleterre médiévale se joue l'un des événements fondateurs d'une monarchie à la puissance grandissante, qui portera son ambition d'unité territoriale et populaire pendant près d'un millénaire. Guillaume de Normandie, ce duc intrépide aux origines vikings, est couronné roi d'Angleterre dans une abbaye bénédictine londonienne située aux abords de la Tamise, du nom de Westminster. Deux mois plus tôt, il avait réussi l'exploit de conquérir ces îles au nord du Vieux Continent lors de la bataille décisive d'Hasting, faisant basculer son destin à jamais. Guillaume – William, pour les plus anglophiles d'entre nous – devient le Conquérant.

Monarque redouté, il dut s'imposer pour régner. Ce royaume, qui n'est pas encore la Perfide Albion que les Français révolutionnaires du XVIII<sup>e</sup> siècle aimaient à désigner, a bien l'intention de résister à son roi normand. Tels des phares dans la tempête des révoltes, se dressent des forteresses à mottes castrales destinées à faire régner la paix. Le château de Windsor est l'une d'entre elles. Unissant les royaumes anglo-saxons sous sa couronne, Guillaume le Conquérant développa ses terres anglaises pour devenir l'un des plus puissants souverains d'Occident. Avec lui, naît une dynastie de monarques aux projets politiques et royaux ambitieux.

Windsor, Westminster, William... Ces trois « W » forment le triumvirat qui va forger le destin d'un prince près de mille

ans après la conquête normande des îles britanniques. Au terme du *xx*<sup>e</sup> siècle, un autre William voit le jour, projetant dans son regard bleu toute l'histoire de la Grande-Bretagne.

### *St Mary's Hospital*

Ce 21 juin 1982, le Royaume-Uni retient son souffle depuis que la princesse de Galles a été admise, à l'aube, au St Mary's Hospital de Londres. Les journalistes britanniques se bousculent devant l'entrée de la Lindo Wing, l'aile privée de ce centre hospitalier réputé, inauguré en 1845. Une foule de curieux se rassemble derrière les barrières qui sécurisent la rue où se dresse ce bâtiment londonien en briques rouges de l'ère victorienne.

Devant la célèbre et imposante façade classique du palais de Buckingham, les Britanniques patientent avec enthousiasme et fébrilité. Ce palais aux allures de Versailles à l'anglaise est, à bien des égards, le cœur battant de l'institution depuis 1837. L'histoire guette cette foule de fidèles à la monarchie. Pour tout événement, qu'il soit heureux ou funeste, Buckingham a toujours été le point de rassemblement d'un peuple loyal à sa famille régnante. Son célèbre balcon en est la scène centrale. Chaque Britannique le scrute avec admiration au moment des mariages princiers, des Trooping the Colour – le défilé militaire annuel, en guise de fête nationale, qui célèbre l'anniversaire officiel du souverain – ou encore des grands événements historiques, tels que les jubilés ou les victoires militaires. Ainsi se mesure la popularité des Windsor. Tous ont encore en mémoire l'apparition au balcon de George VI et les siens, le jour de la Victoire de 1945, aux côtés du Vieux Lion, Winston Churchill. Mais ce jour-là, seule la majestueuse grille en fer doré, qui délimite l'esplanade du palais depuis le règne d'Edward VII, intéresse les Londoniens.

Dans la soirée de ce premier jour de l'été, deux pages en uniforme apparaissent devant le palais et accrochent sur la

grille centrale un très protocolaire communiqué encadré. « Son Altesse royale la princesse de Galles a donné naissance à un fils à 21 h 03, aujourd'hui. Son Altesse royale et son enfant se portent bien<sup>1</sup>. » Par deux phrases, d'une simplicité limpide, la Couronne britannique annonce la naissance d'un héritier. L'avenir de la maison Windsor est assuré.

Comme le veut la tradition non officielle, un crieur public à l'uniforme rouge flamboyant et au tricorne emplumé vient annoncer la nouvelle. La joie est à son comble dans les rues de Londres. À coups d'Union Jack, de *God Save the Queen* et de bouteilles de champagne, la foule laisse s'exprimer le bonheur ressenti au moment de la naissance du futur roi. Dès le lendemain, les gros titres, célébrant le *Royal Baby*, envahissent le quotidien des Britanniques. Tel le divin enfant, la plupart des journaux du pays titrent bibliquement : « Un enfant est né ! » Une frénésie nationale s'empare des sujets de Sa Majesté, et pour cause, l'enfant est le premier né d'un prince et d'une princesse de Galles depuis la naissance, en 1905, du prince John, le fils cadet du futur couple royal George V et Mary<sup>2</sup>. Quarante et un coups de canon sont tirés depuis Hyde Park. Quarante et un autres le sont depuis la tour de Londres. Les carillons de l'abbaye de Westminster sonnent à tout-va. Le peuple est prévenu : un héritier est né.

Quand elle apprend qu'elle est enceinte, Diana n'a pas l'intention de respecter à la lettre les traditions ancestrales de la Couronne. Jusqu'ici, tous les bébés royaux ont vu le jour entre les murs dorés des propriétés de la famille royale. Le prince Charles a lui-même poussé son premier cri dans la suite belge du palais de Buckingham, le 14 novembre 1948. Mais à la veille du XXI<sup>e</sup> siècle, Diana ne veut pas

---

1. Franck Guillory, *William fils de Diana. La vie d'un prince*, Paris, Jacob Duvernet, 2011.

2. Tout au long du récit, les noms des monarques britanniques seront écrits dans leur langue maternelle. Vous les verrez donc tous rédigés en anglais. Ainsi, Georges devient George, Élisabeth devient Elizabeth, alors que Guillaume devient William.

risquer sa vie et celle de son enfant en se privant du matériel médical moderne que peut offrir une maternité. Elle a peur, et veut avant tout être certaine qu'elle pourra accoucher en étant bien entourée. Elle demande à la reine l'autorisation de donner naissance à son fils dans une clinique spécialisée. Après tout, elle n'est pas à l'origine de cette nouveauté au sein de la famille royale. Entre 1974 et 1977, la duchesse de Gloucester, épouse du cousin germain de la reine, Richard, avait mis au monde ses trois bambins au St Mary's Hospital. La princesse Anne, fille unique d'Elizabeth II et du prince Philip, avait fait de même pour ses deux petites têtes blondes. La fille cadette du prince Michael de Kent, Gabriella, était aussi née entre les murs de cet hôpital privé. Pour Diana, c'est décidé, elle accouchera dans cet établissement à naissances royales.

La reine accepte la requête de sa belle-fille, mais à une seule condition : elle impose le choix du gynécologue. Le Dr George Pinker, un chirurgien de cinquante-huit ans, est un familier d'Elizabeth II. En 1974, il succède à Sir John Peel, en tant que gynécologue royal. Il a toute la confiance de la souveraine pour permettre à son nouvel héritier de naître sans aucun problème. Il n'est d'ailleurs pas à sa première naissance princière. Avant ce jour de juin 1982, il a donné naissance à sept membres de la nouvelle génération des Windsor.

Charles est aux côtés de sa jeune épouse tout au long des seize longues et douloureuses heures de travail. Il tient à être présent pour la soutenir, tout en étant le témoin privilégié de l'arrivée de son fils dans ce monde. Il prend délicatement sa main, lui caresse les cheveux, l'aide à respirer et lui humidifie doucement le front à l'aide d'un gant. Lady Di est angoissée. À ce moment précis, elle sait que toute l'attention du monde se tourne vers le St Mary's Hospital. Treize ans plus tard, au cours de la si célèbre émission *Panorama*, elle se souvient : « J'avais l'impression que tout le pays était avec

moi dans la salle de travail<sup>1</sup>. » Finalement, la jeune maman est libérée de ses efforts à 21 h 03. La mignonnerie de ce bébé de 3,217 kg, aux yeux bleus et aux cheveux blonds et fins conquiert le cœur de ses parents soulagés. « J’ai été malade comme un chien tout au long de l’accouchement, qui a été très difficile, se remémore la princesse. Ils ont même pensé procéder à une césarienne. Sur le moment, personne ne me l’a dit, je ne l’ai su qu’après. J’ai ressenti un très grand bonheur lorsque mon bébé est arrivé<sup>2</sup>. »

Épuisée, Diana doit se reposer de cet accouchement pénible, arrivé dix jours avant le terme. Les infirmières l’installent dans une chambre quelque peu spartiate de seulement treize mètres carrés, sans salle de bains et meublée d’une simple penderie, accompagnée d’un fauteuil et d’une table. C’est dans cette chambre – qui n’a rien de royal – que l’héritier de la plus importante monarchie d’Europe vit ses premières heures.

Depuis la fenêtre de la chambre, le couple entend la joie populaire qui s’est emparée de la capitale britannique. « Nous voulons Charlie<sup>3</sup> ! » scandent à l’unisson les curieux qui attendent la présentation de l’enfant. Charles est si heureux de son statut de jeune père qu’il ne peut s’empêcher d’aller à leur rencontre. Vers 22 heures, il se laisse aller à un bain de foule, recevant d’une jeune femme un baiser sur la joue gauche, et de nombreuses félicitations. Il se dit volontiers « émerveillé et ravi, absolument ravi<sup>4</sup> ». Les journalistes en profitent pour lui demander s’il lui ressemble : « Non, heureusement pour lui ! » L’émotion se lit sur le visage de cet homme de trente-trois ans, à qui l’on a toujours demandé de garder secrets ses sentiments personnels.

---

1. Robert Lacey, *Guerre royale, mensonges et trahisons*, Paris, Albin Michel, 2021.

2. Katie Nicholl, *William in Love*, Paris, Lattès, 2011.

3. Philip Kyle, *Charles III*, Paris, Perrin, 2022.

4. Isabelle Rivère, *William d’Angleterre. Les défis d’un héritier*, Paris, L’Archipel, 2001.

Le prince Charles passe la nuit dans leur appartement du palais de Kensington avant de retourner auprès de sa femme et de son bébé, dès 9 heures le lendemain matin. Il franchit la porte de l'aile Lindo avec Frances Shand Kydd et Lady Jane Fellowes, respectivement la mère et l'une des sœurs de Diana. Elizabeth II poursuit le bal des visites familiales en allant personnellement à la rencontre de son petit-fils deux heures plus tard. Toute de rose vêtue, elle se penche au-dessus du landau et s'exclame, d'un ton presque moqueur : « Au moins, il n'a pas les oreilles de son père<sup>1</sup> ! » Le père de Diana, Edward Spencer, s'empresse de se diriger vers l'hôpital. Une fois sa visite terminée, le flamboyant et médiatique huitième comte Spencer se laisse interroger par les journalistes. « Charmant bébé, commente-t-il. Charmant petit garçon, magnifique. Ils sont tous très heureux, c'est une très bonne nouvelle<sup>2</sup>. » Une très bonne nouvelle, surtout pour lui ! Il a du mal à cacher sa fierté de voir couler son sang dans les veines du futur roi du Royaume-Uni.

En fin de journée, Diana est autorisée par ses médecins à rentrer chez elle. Elle fait venir sa maquilleuse, sa coiffeuse et son habilleuse, qui lui apporte une large robe verte à pois blancs. Il est 18 heures quand enfin le royaume peut apercevoir le visage de son prince héritier. Tenant fermement dans ses bras son bébé auréolé d'une couverture d'un blanc immaculé, elle sort avec Charles à ses côtés, tandis que les flashes des photographes saisissent l'instant. La foule crie son nom et la félicite à plein poumons. Le couple reste quelques minutes sur le perron de l'hôpital avant de prendre place dans une voiture, direction le palais de Kensington.

Le bonheur de Charles d'être devenu père ne s'estompe pas avec le temps. Quelques jours plus tard, il envoie une lettre à sa chère cousine Lady Patricia Brabourne.

---

1. Jean des Cars, *La Saga des Windsor*, Paris, Perrin, 2021.

2. Franck Guillory, *William fils de Diana*, op. cit.

« L'arrivée de notre fils a été une expérience incroyable qui a signifié bien plus pour moi que je ne l'aurais pensé. Je suis tellement heureux d'être resté aux côtés de Diana sans interruption, raconte-t-il, parce qu'à la fin, j'ai vraiment eu le sentiment d'avoir complètement partagé le processus de la naissance, et je me suis retrouvé avec ce petit être vraiment à nous – même si l'on a parfois l'impression qu'il appartient à tout le pays<sup>1</sup>. » Charles couche sans filtre ses impressions dans des lettres spontanées, étonnantes de sincérité. Il écrit à ses amis Hugh et Emilie van Cutsem : « Vous n'imaginez pas à quel point je suis enthousiaste et fier. Je suis surpris de le trouver aussi mignon. Il a les doigts en saucisse, tout comme moi<sup>2</sup>. » Le prince de Galles sait qu'il a, ce jour-là, rempli son premier devoir en tant qu'héritier de la Couronne : assurer la descendance de sa lignée et la pérennité de la monarchie.

Si Elizabeth II fut la première à ne pas accoucher en présence du ministre de l'Intérieur – une coutume remontant au XVII<sup>e</sup> siècle, qui permettait au gouvernement de ne pas suspecter une quelconque illégitimité à l'enfant –, cette naissance est un autre tournant pour la monarchie britannique. En accouchant dans une maternité, Diana permet à cette vieille institution enfermée dans ses traditions de mettre un pas de plus dans la modernité. Pour perdurer, elle doit s'adapter aux changements de son temps. Sans s'en rendre compte, la princesse de Galles lui a permis un incroyable regain de popularité. Les figures phares de la famille régnante deviennent des femmes qui abandonnent la mise au monde à domicile d'un enfant pour confier leur vie à une équipe médicale compétente dans un établissement dédié. Mais ce n'est pas la seule innovation de cette naissance royale. Charles est le premier homme à participer personnellement à l'épreuve vécue par son épouse,

---

1. Jonathan Dimbleby, *The Prince of Wales: A Biography*, Londres, William Morrow & Cie, 1994.

2. Pierrick Geais, *Prince William. La vraie vie d'un futur roi*, Monaco, Rocher, 2022.

un moment fui par la gent masculine au cours des siècles précédents. Le prince Philip, virilité incarnée, ne comprendra jamais l'entêtement de son fils à ne pas laisser ces affaires aux mains du sexe opposé. Avec la présentation publique de leur nouveau-né, le prince et la princesse de Galles renouvellent la communication du Palais par l'instigation d'un moment partagé avec les Britanniques, qui fera loi pour les prochains héritiers de la Couronne.

### *L'Angleterre de Thatcher applaudit la naissance princière*

« Je suis très enthousiaste et consciente de mes responsabilités. » Ainsi s'exclame cette fille d'épicier et de couturière du Lincolnshire qui franchit, ce 4 mai 1979, le seuil de l'une des plus célèbres adresses du monde, 10 Downing Street. Margaret Thatcher revient du palais de Buckingham où la reine lui a demandé de former un gouvernement en son nom, devenant ainsi la première femme de l'histoire britannique à occuper la fonction de Premier ministre. Très vite, elle impose son style, tout en étant fidèle, envers et contre tous, à la feuille de route qu'elle s'est fixée pour redresser un pays en crise économique et sociale. Conservatrice et libérale, elle impose des réformes radicales qui lui vaudront le surnom clivant de Dame de fer. Ennemie des syndicats, elle réduit leur influence, tout en faisant fermer les dernières mines de charbon du royaume. L'Angleterre industrielle est définitivement morte, au prix du sacrifice de nombreux emplois.

En ce qui concerne la question religieuse, l'Angleterre de Margaret Thatcher est en proie à une réconciliation inédite avec l'Église de Rome. Voilà quatre cent cinquante ans, le schisme anglican a permis à Henry VIII de divorcer de Catherine d'Aragon pour épouser sa maîtresse du moment, Anne Boleyn. Depuis cette date, les relations entre le Saint-Siège et le chef suprême de l'Église d'Angleterre

sont restées d'une froideur glaciale. Le pape Jean-Paul II est favorable au dialogue interreligieux et à la paix entre toutes les confessions chrétiennes. Elizabeth II, monarque pieuse de son état, s'est toujours montrée tolérante vis-à-vis des autres religions. Après seulement quatre années de pontificat, le pape polonais entre dans l'histoire en devenant le premier souverain pontife à fouler le sol anglais. Le 29 mai 1982, il est reçu officiellement par la reine qui l'accueille, tout sourire, sur le perron du palais de Buckingham. Le chef spirituel et la reine se sont déjà rencontrés en la cité du Vatican deux ans auparavant. Mais cette visite officielle, quel que soit son degré de réussite, est obscurcie par la guerre des Malouines. Les Britanniques ne parleront jamais de guerre des Malouines, mais bien de *Falklands War* – l'archipel étant nommé, en Grande-Bretagne, *Falkland Islands*. Les Argentins, quant à eux, nommeront toujours le conflit *Guerra de las Malvinas* en espagnol, une dénomination reprise dans la langue de Molière.

Nous sommes le 2 avril 1982 lorsque l'armée argentine débarque sur les îles Malouines, un archipel à l'extrémité de l'Amérique du Sud contrôlé par le Royaume-Uni depuis 1833. La dictature militaire argentine est déterminée à faire valoir sa souveraineté sur ces îles par la force. Cette invasion est intolérable aux yeux de la Dame de fer. Dès le 21 mai, des troupes britanniques débarquent sur l'archipel avec pour ambition, une reconquête rapide. L'inquiétude règne en maître dans de nombreux foyers britanniques, celui de la famille royale n'étant pas épargné. Le prince Andrew, deuxième fils du couple royal, part lui aussi servir sa reine et son pays à bord du porte-avions HMS *Invincible*. Copilote d'hélicoptère, Andrew force le respect des siens par son courage, risquant sa vie pour la cause britannique. Le conflit se termine par un cessez-le-feu le 14 juin 1982. La souveraineté britannique sur ces îles est restaurée alors que la dictature argentine tombe quelques mois plus tard. La fin

des hostilités est officiellement signée le 20 juin. C'est dans un pays victorieux que naît le fils du prince Charles et de la princesse Diana. Aucun adjectif ne peut décrire précisément l'euphorie qui habite le cœur des Britanniques ce jour-là, soulagés de voir s'achever un conflit qui a coûté la vie à deux cent cinquante-cinq soldats, et excités face à un avenir royal prometteur porté par un nourrisson. Andrew est encore engagé sur son navire qui sécurise les lieux avant de retourner en Angleterre au moment de la naissance de son neveu.

Mais la mise au monde de l'héritier, en second dans l'ordre de succession, est ternie par deux événements qui traumatisent l'Angleterre royale.

Il est 7 h 15, ce matin du 9 juillet 1982, quand la reine ouvre les yeux, réveillée par la lumière du jour. Elle est d'abord décontenancée, pensant qu'il s'agit de sa femme de chambre venue la réveiller avec un quart d'heure d'avance. Elle n'entend pas le si écossais son de la cornemuse, jouée depuis les jardins du palais, qui la réveille en douceur chaque matin. Elle surprend un homme, à l'allure négligée et à la main ensanglantée, au pied de son lit, Michael Fagan, un Londonien au chômage, séparé de son épouse et craignant de perdre la garde de ses quatre enfants.

La reine appuie sur la sonnette qui alarme un garde de nuit, mais personne ne répond. L'individu a déjoué le système de sécurité du palais en escaladant le mur d'enceinte haut de 4,3 mètres, avant de monter par un tuyau de canalisation jusqu'au toit, où il s'est introduit en profitant d'une fenêtre ouverte. Les alarmes se sont déclenchées, mais ont immédiatement été éteintes par les agents de sécurité, pensant à une farce. Il a erré à travers les corridors et salons d'apparat avant de trouver par hasard la chambre de la reine. Désespéré par sa situation personnelle, il veut se suicider devant les yeux d'Elizabeth II. Il entame finalement une discussion avec la monarque, dont seuls les murs de la chambre

à coucher sont les témoins. C'est alors que la femme de chambre fait irruption pour réveiller Sa Majesté. Effrayée, elle garde néanmoins son calme et fait mine de partir chercher des cigarettes, pour répondre à la demande de Michael Fagan. Elle alerte enfin Paul Whybrew – le fidèle sergent d'armes de la reine – qui, accompagné de deux policiers, court appréhender l'individu dérangé.

Il est ensuite incarcéré pour le vol de bouteilles de vin plutôt que pour son intrusion dans le palais, car aux yeux de la justice britannique de l'époque, cette intrusion est considérée comme une infraction civile qui ne vaut pas une lourde peine. Les charges contre lui sont finalement abandonnées lorsqu'il est déclaré schizophrène. Il passe trois mois dans un hôpital psychiatrique, avant d'être libéré en janvier 1983.

Cet épisode montre au gouvernement conservateur les nombreuses faiblesses du système de sécurité qui vise à protéger la cheffe de l'État. Scandalisés, les Britanniques crient au crime de lèse-majesté ! Le gouvernement de Margaret Thatcher n'a d'autre option que de revoir à la hausse le budget alloué à la sécurité des palais.

Onze jours seulement après l'incident Fagan, le Royaume-Uni est endeuillé par un attentat meurtrier. Les Horse Guards ont l'habitude de mener leurs cérémonies de relève quotidiennes sur Hyde Park, poumon vert de Londres. Il est 10 h 40, ce 20 juillet 1982, lorsqu'une bombe à clous explose dans le coffre d'une Morris Marina, au moment où passent les cavaliers. Quatre soldats sont tués et plusieurs civils sont blessés. À 12 h 55, une seconde bombe explose sur Regent's Park quand les musiciens des Royal Green Jackets jouent devant une centaine de spectateurs. Sept musiciens sont tués et une vingtaine de blessés gisent sur le sol.

Il faut peu de temps pour que l'Armée républicaine irlandaise revendique ce double attentat. L'organisation paramilitaire milite, à coups d'actes terroristes meurtriers,